L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 3 AVRIL 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 3 AVRIL 1893.

Gustave R. Boamer,
Propriétaire-Éditeur.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs qui suivent, au

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Danziger & Stern, au No 12 de la rue de Chartres, tout le contenu d'un magasin de peintures à l'huile; aussi un cheval et un buggy.

Par le shérif, au local No 59 rue Magazine, tout le contenu d'un magasin de l'occasion, aussi, cigares, deux coffres-forts, bouteilles, meubles de bureaux, etc., etc.

VOULEZ-VOUS VIVRE LONGTEMPS ?

Si vous voulez vivre longtemps—écrit M. HENRI DE PARVILLE, dans le *Journal des Débats*—sérez constamment vos appartements; si vous voulez éviter d'aller chez le pharmacien, inspirez de l'air, de l'air, toujours de l'air! C'est un principe vieux comme Hippocrate, et c'est peut-être pour cela qu'on y tient si peu compte. C'est si vieux! Quand c'est possible, sous les climats secs et tempérés, on recommande, avec raison, de coucher les fenêtres ouvertes avec les rideaux fermés. On a imaginé même un certain nombre de dispositifs de vitres donnant accès à l'air extérieur, tout en évitant les courants d'air.

On a expérimenté notamment les carreaux perforés, et on les a employés dans les casernes. Mais il survint assez fréquemment que les carreaux placés sur des fenêtres orientées dans la direction des vents régnants laissaient pénétrer en hiver surtout de véritables douches d'air froid. Cet air arrive directement sur les hommes occupant les lits placés près des fenêtres; quelquefois, la pluie chassée par un vent violent pénètre en fines gouttelettes par les trous et rejaillit sur les lits jusqu'à 1m50 des fenêtres. Enfin les carreaux perforés sont coûteux. Un médecin militaire, M. Chastaing, a imaginé un dispositif beaucoup plus simple et tout aussi efficace; il emploie, en effet, les vitres ordinaires.

Une vitre extérieure est placée dans un feuillure comme elle l'est habituellement dans toutes les fenêtres; mais elle est coupée à sa partie inférieure de façon à laisser un vide de 4 centimètres entre elle et l'appui de la fenêtre. Une seconde vitre intérieure est à son tour posée dans une seconde feuillure à 1 centimètre de distance de la première. Cette fois elle est coupée à sa partie supérieure de façon à laisser aussi un vide de 4 centimètres entre elles et le haut de la fenêtre. On obtient ainsi deux entrées d'air contrariées en bas et en haut. L'air extérieur pénètre par en bas entre les deux vitres; il s'échauffe au contact de la vitre intérieure, s'élève entre les deux lames de verre et s'écoule dans la pièce par l'ouverture supérieure.

Ce dispositif à ouvertures contrariées a été expérimenté dans des chambres exposées aux vents régnants. On ressent sur les lits voisins des fenêtres aucun courant d'air et il ne tombe jamais d'eau à l'intérieur. Le nettoyage s'effectue aisément avec un petit chiffon attaché à une tige flexible. C'est donc un mode d'aération continu à recommander partout où il y a lieu de renouveler constamment l'air, dans les casernes, dans les chambres de malade, etc.

Le verre laisse passer la lumière et la chaleur. La lumière, c'est indispensable; mais la chaleur, c'est une autre affaire! Il y a de nombreux cas où l'on se passerait bien de cette propriété du verre ordinaire. Demandez à ceux qui sont obligés de travailler longtemps près d'un bec de gaz, d'une lampe à pétrole. La chaleur de ce foyer lumineux et calorique finit par donner la migraine. Il faudrait laisser passer la lumière et arrêter les rayons calorifiques.

On affirme,—ce que nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier,—qu'on peut obtenir ce résultat important en fabriquant un verre imperméable à la chaleur serait la suivante: 70 parties de sable, 25 parties de kaolin, 34 parties de soude. On fond comme pour le verre ordinaire. Une plaque de ce verre ayant une épaisseur de 7 millim. 6 ne laisserait passer que 11 à 12 pour 100 de la chaleur total d'un bec de gaz forme papillon.

Il sera bien facile de contrôler le fait. Mais il sera moins commode de se servir, pour les usages domestiques, de verre d'une épaisseur aussi grande. Le nouveau verre, si réellement il donne ce qu'il promet, pourrait être surtout employé pour mettre les ouvriers à l'abri de la chaleur dans les usines métallurgiques. Et ce qui concerne la chaleur des becs de gaz et des lampes à pétrole, la solution la plus pratique paraît être encore de supprimer le gaz et le pétrole et de les remplacer, quand on le peut, par les lampes électriques à incandescence qui donnent beaucoup moins de chaleur.

Académie de Médecine, de Paris.

SEANCE DU MARDI, 14 MARS.

M. Lancereaux communique les résultats obtenus chez un certain nombre de phtisiques dans la clinique d'un de ses anciens élèves. M. Cavarine a constaté la présence de l'acide succinique dans l'urine des animaux les plus réfractaires à la tuberculose, par exemple la chèvre et le chien. De là à conclure que l'acide succinique est la cause de l'immunité, il n'y avait qu'un pas.

Mais, lorsqu'on fait absorber de l'acide succinique, cet acide se décompose en eau et en acide carbonique. Il fallait donc employer une méthode détournée et prendre des substances capables de fournir de l'acide succinique, une fois introduites dans l'organisme, telles que la viande crue, la graisse, le bimalate de chaux, la pepsine non saldifiée, l'acide benzoïque, l'asparagine, les carottes, les légumes verts, etc.

Les résultats obtenus par ce traitement sont des plus favorables. Les malades ne tardent pas à reprendre de l'appétit, les crachats diminuent et les forces reunissent.

M. Dujardin-Beaumetz fait remarquer, à ce propos, que l'efficacité de la viande crue a déjà été constatée par le docteur Fauter, de Montpellier. Il en est ainsi de la suralimentation, qui ne peut convenir à tous les malades, dont l'estomac se révolte généralement, lorsqu'on lui impose un excès de nourriture. Il faut être très réservé, dit-il, en ce qui concerne l'efficacité de l'acide succinique, d'autant plus que c'est une erreur de croire que la chèvre est absolument réfractaire à la tuberculose.

M. Laborde présente d'intéressantes remarques à propos de la récente observation de M. Bergeret sur un cas de suture nerveuse. Le rôle de la sensibilité, dans des circonstances identiques, a déjà été observé par plusieurs chirurgiens; le fait existe, mais l'interprétation en est difficile.

L'hypothèse la plus simple consiste à supposer que le rapprochement des deux extrémités du nerf permet le passage du fluide nerveux, comme le rapprochement de deux extrémités d'un fil de cuivre permettrait le passage de l'électricité; mais cette hypothèse est inacceptable, comme le démontrent les recherches de M. Ranvier. En effet, si on fait la suture d'un nerf, à l'instant même où on vient de le couper, le retour de la sensibilité n'a pas lieu.

M. Meunier, de Tours, fait une observation d'actinomycose chez l'homme, guérie par l'emploi de l'iodure de potassium.

M. Le Roy des Barres, de Saint-Denis, fait l'observation d'une ovariotomie dans le cours d'une septicémie puerpérale à forme prolongée. Le malade a guéri.

On annonce un projet d'impôt sur les lumignons. Bonneau en étoufe.

—Il n'y a pas de quoi, fait Cabanteous.... On va les imposer, sous prétexte qu'ils vous plaisent.

FEUILLETON.

TUE-LES !

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

GEORGES MALDAGUE.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite.)

VIII

Charlotte Arbat devait se trouver dès huit heures chez M. Brottel.

A l'instant de partir, son ménage était fait, ses enfants habillés, et, les plus petits confiés aux plus grands, tout le monde embarqué pour l'école.

Il y avait longtemps que Cyrille s'en était allé à son usine.

Charlotte arriva à l'heure dite à l'hôtel de la rue du Luxembourg.

Ce fut le valet de chambre qui la fit entrer et le mit au courant de son travail.

La femme du forgeron n'était pas bavarde de son naturel.

Depuis le drame des Aumelles, si on ne l'eût forcée à parler, elle fut restée des journées entières sans ouvrir la bouche.

Mais la domestique, lui, ne gardait pas sa langue dans sa poche.

Il avait le bagou du larbin parisien, aimant à raconter les affaires de ses maîtres à ceux qui ne les connaissaient pas.

Charlotte, avant d'avoir fini son ouvrage, savait la situation de M. Brottel, connaissait les circonstances qui l'avaient amené à divorcer.

L'artiste entra dans son atelier au moment où la femme de ménage en sortait. Il l'arrêta au passage.

—Attendez un instant, que je regarde si tout est dans l'ordre..... J'ai mes habitudes, une fois que vous les aurez prises ce ne sera plus qu'un courant à suivre.

Il fit le tour de la vaste pièce, examina les coins et recoins

—C'est bien, très bien..... que ce soit toujours ainsi, ne vous relâchez pas

—Monsieur peut être tranquille, ce sera toujours la même chose.

Pendant qu'il allait et venait, Charlotte Arbat l'avait regardé.

Elle pensait en s'en allant:

—Il n'a pas une figure heureuse..... C'est donc fini du bonheur, quand on a tué quelqu'un ?

Ce même jour, l'après-midi, Mme Arbat conduisait son petit garçon chez Mlle de Livy.

La jeune fille n'était pas seule.

Elle avait, cet après-midi, la visite du comte de Morellas. Le comte resta plus longtemps que d'habitude.

Il voulait lui voir commencer la tête de chérubin qu'elle avait choisie pour modèle

Guy s'était assis dans un coin.

Il la regardait ébaucher sa nouvelle œuvre, sans parler beaucoup, comme si son esprit ne fut trouvé accaparé tout entier.

En réalité, sa pensée, son attention allaient à tout autre chose qu'à la terre glaise qu'elle pétrissait.

Comme chaque fois qu'il venait, il ne regardait que Léone.

Guy de Morellas en arrivait au paroxysme d'excitation qu'amène une attente prolongée.

Cette situation ne pouvait durer.

Il se sentait incapable de jouer plus longtemps la comédie.

Lorsque, comme aujourd'hui, avant l'arrivée de la mère et de l'enfant, il se trouvait seul avec Mlle de Livy, il lui venait le désir fou d'emprisonner dans ses bras nerveux cette taille, dont il savait, sentant des bouffées de chaleur lui arriver au visage, les ondulations gracieuses, de prendre comme il l'avait fait dans le boudoir bleu, à l'hôtel de Morellas, un baiser sur cette bouche révoltée.

Mais à quoi cela aboutirait-il ? Une rupture, cette fois définitive, sans espoir.

Serait-il plus heureux avec un autre ?

Non, la rupture encore..... l'inévitable, l'implacable rupture.

Il se disait bien qu'il ne fallait pas aller trop vite en besogne, que le seul moyen d'arriver à un résultat était d'attendre.

Elle aurait son heure de défaillance, la belle Léone de Livy.

Quelle est la femme qui ne l'a pas ?

Il suffirait peut-être qu'il se trouvât là.....

Mais s'y trouverait-il ?

Ne serait-ce point un autre, qui profiterait de cette faiblesse ?

Il savait qui serait cet autre..... il le voyait, il prononçait son nom :

—Simon de Brancourt.

Bien qu'il ne l'eût plus rencontré chez Léone, bien qu'il ne l'eût vu qu'une fois, ces traits restaient gravés devant ses yeux.

Il avait une de ces presciences qui ne trompent pas : ce Simon de Brancourt, était un rival. Voilà à quoi pensait Guy de Morellas, tandis que Léone toute à son travail, plaquait la terre à pleines mains sur son armature.

Le petit garçon, à l'aide de quelques gâteaux, resta tranquille pendant une bonne heure. Mais c'était tout ce qu'on pouvait lui demander. Certains signes d'impatience engagèrent l'artiste à ne pas prolonger la séance.

Charlotte emmena son fils, en promettant de revenir le surlendemain.

Le comte restait toujours.

Il ne partit qu'au bout d'un quart d'heure, en s'excusant d'être resté aussi longtemps.

La nuit arrivait, mais le bec de gaz n'était pas encore allumé dans le corridor.

Le soupé de M. de Morellas ne l'attendait point comme d'habitude à la porte.

Le comte avait déjeuné à son Cercle et était venu à pied, en se promenant, jusqu'à l'avenue de l'Observatoire.

Il trouva Félicie sur le pas de la porte; la servante attendait sa sortie.

Comme il passait contre elle, elle lui glissa un papier dans la main. C'était une lettre.

Le comte s'en alla d'un pas rapide.

Il sauta dans le premier café qu'il rencontra, s'assit à une table à l'écart, déchira l'enveloppe et lut :

"Mademoiselle n'a en argent que dix-huit cents francs devant elle.

"Mais il lui reste ses bijoux ; je crois qu'elle les estime à une vingtaine de mille francs.

"Ce sont tous les renseignements que je puis donner à monsieur.

Guy alluma son cigare avec le billet, paya la consommation qu'il n'avait pas prise, s'en alla, descendant lentement le boulevard Saint-Michel.

Tout en marchant, il réfléchissait.

Son regard devenait de plus en plus sombre : il jeta son cigare sur le trottoir, et sa bouche se plissa dans un mauvais sourire.

Le comte de Morellas était en train de combiner un plan.

Il voulait Mlle de Livy sans argent, aux abois, face à face avec la misère.

Comment en arriver là ?

Un moyen se présentait à lui ; il était dangereux.

Il fallait, pour le mettre à exécution, non seulement une chose d'énergie peu commune, mais une énergie d'un ordre tout spécial.

Guy s'apprêtait à commettre une infamie, et cette infamie pouvait lui coûter cher.

Mais il se sentait résolu à tout.

Une rage le possédait qui devait le conduire aux plus extrêmes limites.

Cet homme n'était plus lui,

—Qui veut la fin veut les moyens, se répétait-il, si je n'y arrive point, je n'aurai pas de moins à regretter, de n'avoir pas mis tout en œuvre pour y arriver.

Le lendemain de ce jour, dans l'après-midi, une lettre au nom de Mlle Félicie Mayer était remise au concierge de l'avenue de l'Observatoire, dans la maison qu'habitait Léone de Livy.

Félicie l'ouvrit avec empressement ; elle reconnaissait l'écriture de l'enveloppe.

Cette lettre ne contenait que cette lettre succinte :

"Soyez ce soir au rendez-vous."

—On y sera, grommela la domestique ; qu'est-ce qu'il va me dire ?

Chaque soir, Félicie avait fini son service vers les neuf heures.

Elle demandait de temps en temps la permission d'aller voir sa famille et ne rentrait guère alors avant minuit.

C'était, du reste, la dernière limite ; jamais elle ne désobéissait.

Cette fois, elle n'aurait pas besoin de permission.

Mlle de Livy dînait chez Mme Staraval ; on devait y faire de la musique de chambre.

La jeune fille, toujours en deuil, n'avait accepté l'invitation que sur l'affirmation absolue, qu'elle se trouverait dans un cercle intime.

Mlle Félicie prit, à huit heures et demie, au fiacre,—elle ne se privait de rien,—se fit conduire à la Madeleine.

Elle traversa la place, jusqu'au passage de la Madeleine, dans lequel elle s'engagea.

Dans cette galerie donnent les entrées de cabinets particuliers de plusieurs restaurants.

Félicie pénétra hardiment sous une porte étroite devant laquelle se trouvait un escalier brillamment éclairé, qu'elle monta d'un pas sûr.

Sans rien dire aux garçons qu'elle croisa en passant, elle longea un couloir, et frappa à la porte du fond, munie d'un numéro.

On ouvrit.

La jeune fille entra ; elle se trouva devant M. de Morellas.

Ils causèrent là, au moins une heure.

Félicie quitta le comte de Morellas, en lui disant :

—Je verrai, je ne peux rien promettre, vous comprenez qu'il faut une occasion.

—Souviens toi..... il y a trois billets de mille pour toi.

—C'est quelque chose, mais je risque gros..... Enfin, je réfléchirai.

—Ah ! il faut que ce soit fait adroitement..... pas de bêtises !

—C'est pour ça que je ne veux point promettre..... J'aimerais mieux ne pas agir, que de ne pas agir à coup sûr.

—Je ne puis que t'approuver..... Réfléchis et surtout combine.

Là-dessus ils se séparèrent ; Félicie, pour retourner avenue de l'Observatoire, M. de Morellas pour aller chez Mme Staraval, chez qui on faisait ce soir-là de la musique, réunion où il n'y avait guère qu'une vingtaine de personnes.

Le comte avait son habit sous son pardessus.

Il monta dans un fiacre qui le conduisit rue de Grenelle.

Il était onze heures et demie, lorsqu'il arriva chez la femme du député.

On commençait la seconde partie du concert.

M. de Morellas dut attendre un intermède, avant de penser à présenter ses devoirs à la maîtresse de la maison.

Immobile dans l'embrasure d'une porte, son claque à la main, il commença par faire des yeux le tour du salon.

Il remarqua, le premier, le visage sur lequel ils s'arrêtèrent tout celui de Mlle de Livy.

Il ne savait point qu'elle fût invitée ce soir là.

La commotion lui arriva d'autant plus grande, que trois quarts d'heure plus tôt, il complotait contre elle avec cette créature d'un inconscient cynisme, sur le dévouement de qui Léone croyait pouvoir compter,—la plus odieuse ma chination.

Il sembla à Guy de Morellas qu'une lame aiguë lui traversait le cœur.

Était-ce la sensation de remords, un remords préventif, dont l'acuité l'empêcherait peut-être de commettre la manœuvre scélérate ?

Ses yeux se détournèrent de la jeune fille, qui ne l'avait point encore aperçu, et continuèrent à errer par la pièce.

En une minute, l'impression pénible qui s'était emparée de lui se dissipait.

Pourtant, il n'avait point encore le courage de reporter son regard sur Mlle de Livy.

Ce fut Mme Staraval qui l'attira.

Il n'était pas possible de ne pas remarquer son air souffrant, quelque effort qu'elle fît pour le dissimuler.

Malgré une toilette tout à son avantage, malgré le maquillage savant du visage, la fatigue, le malaise, l'affaissement perçaient sur son visage, dans toute sa personne.

Le comte, comme tous ceux qui se trouvaient là, se posa cette question :

—Est elle malade ?

Puis, par une puissance plus forte que sa volonté, cette fois, ses yeux changèrent de direction et s'attachèrent sur Léone.

Celle-ci, entièrement sous le charme de quatuor qu'on exécutait, l'oreille tendue, les paupières baissées, ne le voyait point.

Il la regarda à son aise.

Le fluide qui s'échappait de ce regard, n'agissait point sur la jeune fille, car elle ne fit pas un mouvement.

Simplement habillée d'une robe de dentelle garnie de jais, avec des bouquets de violettes de Parme, dans la jupe et au corsage, elle était toujours captivante, sa carnation, sa chevelure, rencontrant le ton le noir, plus que dans une nuance claire ou vive.

Le deuil, c'était le vrai cadre de sa beauté.

Sous la dentelle reconvrant seule les bras et les épaules, la peau était d'une blancheur de lait.

L'or fauve des cheveux, luisait plus éclatant sous les lumières.

Guy n'était pas le seul à la contempler.

Les regards masculins convergeaient à tout instant vers elle.

C'était la plus belle, entre les femmes qui se trouvaient là.

Un jeune homme, arrivé comme le comte, au milieu du quatuor, et resté aussi dans l'embrasure d'une porte, comme lui fixait sur Léone des regards qui ne se détournaient point.

Ce jeune homme était le fils de l'avocat célèbre, M. Leferrier, lequel avait défendu devant la Cour d'assises Richard Brottel.

C'était lui qui ce soir de réception chez la comtesse de Morellas jetait en plein salon la nouvelle du drame de la rue de Prony

C'était lui qui apprenait brutalement à Léone de Livy la mort de son fiancé.

A deux ou trois reprises, durant le courant de l'hiver, au cours de quelques visites qu'elle était forcée de faire, la jeune fille le rencontrait.

Ils se parlaient, se serraient la main comme d'anciens amis.

C'était d'abord pour elle une sensation pénible.

Cette rencontre ravivait l'impression amortie de ce soir où elle entendait la voix du jeune homme articuler cette phrase :

—"M. Brottel a tiré sur sa femme un coup de revolver, après avoir été tuer chez lui M. d'Arneville.

Puis elle s'accoutumait à sa présence.

Léone n'avait point vu entrer son plus le jeune homme.

Elle était la première personne au sai qui avait frappé celui-ci.

Octave Leferrier était tout jeune, vingt-trois ou vingt-quatre ans.

Destiné à suivre la carrière de son père, il ne possédait aucune des qualités intellectuelles de celui-ci.

Fils unique, très gâté, sachant qu'il serait riche un jour, il ne pensait à autre chose qu'à s'amuser.

Le jeune Leferrier était déjà blasé, ou du moins voulait avoir l'air de l'être.

Il faisait partie des dégénérés qu'on appelle "fin de siècle", qui trouvent de bon ton d'être vieux à vingt ans, rassasié de tout, ne croyant plus rien, moins à l'amour qu'à tout autre chose, affichant et professant un profond mépris pour la femme, par la seule raison qu'ils n'ont jamais évolué que dans la fourbe brillante d'un certain milieu, et qu'ils ignorent absolument la vraie femme.

Il avait en déjà dix amies, fatigué rapidement de toutes, de la première aussi bien que de la dernière.

Octave Leferrier, six mois plus tôt, affirmait encore que l'amour, tel que l'entendent certains, n'est qu'un mot, et que la fantaisie est la seule loi qu'il faille suivre.

Puis, une après-midi, un jeudi, il rencontra Mlle de Livy, en visite chez Mme Staraval.

Il n'avait pas revu la jeune fille depuis le soir où il pénétrait dans le salon de Mme de Morellas comme un messager néfaste.

Jusque-là, rien ne l'entraînait vers la fille de la comtesse.

Et voilà que ce jeudi, après avoir causé avec elle chez la femme du député, Octave Leferrier se sentit, une fois dans la rue, tout drôle, avec des artères qui battaient, comme dans un accès de fièvre.

Il n'avait jamais trouvé Mlle de Livy aussi jolie.

Est ce qu'il allait être "pincé" ?

Non.....

Un caprice encore, comme il en avait eu souvent, sans aucune conséquence moral même lorsqu'il n'arrivait pas à en obtenir satisfaction.

Il retourna sérieusement pendant plusieurs semaines chez Mme Staraval.

Et il finit par y revoir Léone, par lui causer encore.

Il lui demanda s'il ne lui serait pas permis d'aller visiter son atelier.

Sur la réponse affirmative de Mlle de Livy, il prit jour avec elle.

Sa première visite fut suivie de plusieurs autres.

Léone trouvait bien qu'il venait un peu souvent, mais le jeune homme gardant une correction parfaite, elle ne ressentit aucune inquiétude.

Il connaissait beaucoup de monde entre autres par son père, plusieurs journalistes en vedette, de ceux qui, avec un article de deux cents lignes, font la réputation d'un artiste

Par son intermédiaire, elle pouvait espérer à la ouverture de l'Exposition des Champs Elysées, une très bonne presse.

Il était de ceux qu'on ménage.

Du reste, si ses théories ne lui plaisaient guère, elle n'avait contre lui aucun scotif d'antipathie.

Il la distrayait avec ses racontars, ses potins de salon, lui parlant d'un monde qu'elle connaissait, où elle avait tenu sa place.

Pour elle, le "petit Leferrier", comme on l'appelait autrefois chez sa marraine, était un jeune homme sans importance, dont elle écoutait le verbiage mollité frivole, moitié sceptique, pour passer le temps.

Elle ne s'était pas encore aperçue du sentiment qu'elle lui inspirait.

Car elle lui inspirait ce qu'on appelle un sentiment.

—Pincé! Je suis pincé! grommelait Octave, lorsqu'il pensait à elle ; ça, par exemple, c'est raide!

Eu effet, il l'était ; à tel point qu'il n'osait point lui faire sa déclaration.

Il sentait qu'il n'avait pas affaire à une femme vulgaire.

Il sentait que, du jour où il blesserait la jeune fille, par une parole imprudente, leurs relations tout amicales seraient rompues.

Et pourtant le moment viendrait où l'aveu jaillirait de ses lèvres.

Octave Leferrier n'était point à l'âge où l'on commande à ses passions, où l'on peut couvrir son visage d'un masque de froideur, quand le sang brûle et que le cœur bat.

Pour la première fois depuis qu'il avait commencé son existence factice de viveur désabusé, il comprenait que la femme ne doit pas être uniquement considérée comme un instrument de plaisir, qu'à côté de l'attrait qu'elle inspire comme femme, il y a autre chose : des qualités de cœur, d'esprit, qui captivent.

Il comprenait le vrai sens du mot : amour.

Quand le quatuor fut terminé, une fois les applaudissements apaisés, le comte de Morellas et Octave Leferrier s'avancèrent en même temps vers Mme Staraval, pour lui présenter leurs devoirs.

Après quoi l'un et l'autre évoluèrent à côté de Mlle de Livy.

Ce fut le comte qui arriva le premier.

Il causa avec Léone tout le temps que dura l'entr'acte et resta assis à côté d'elle pendant l'exécution du morceau suivant.

Leferrier enrageait.

Il ne voulait aborder la jeune fille que dans un moment où elle serait seule, de façon à pouvoir à son tour l'accaparer.

Ce ne fut qu'au bout de trois quarts d'heure qu'il put y arriver.

D'abord, il se mit à faire la rosa autour d'elle.

Puis il changea de tactique, Léone ne se laissa pas prendre aux flagorneries.

Il causa sérieusement, lui confia qu'il était tout triste, qu'il avait le cœur pris, qu'il nourrissait pour une belle inconnaissance, une passion profonde.

Elle n'avait pas l'air de comprendre ; en réalité, elle ne comprenait pas.

Ce qu'il lui disait, lui entrait, selon l'expression vulgaire, par une oreille pour sortir par l'autre.

Ses confidences, quelles qu'elles fussent, n'auraient jamais à ses yeux rien de sérieux.

Il commençait même à l'ennuyer, et elle se demandait qu'il ne débarrassait, quand le moment arrive de passer dans le salon voisin où était dressé un thé somptueux.

—Tenez, fit-elle, allez offrir votre bras à cette jolie jeune fille, assise auprès du piano ; vous forez un couple charmant.

—C'est à vous, mademoiselle, que je voulais l'offrir,

—Mais non, mais non ; assez donc... Allez, vous dis-je !

Elle frappait légèrement, du bout de son éventail, sur la manche de son habit noir.

Elle répéta :

—Mais, allez donc! !

Il obéit machinalement.

Il n'avait pas tourné les talons que M. de Morellas était devant Mlle de Livy.

—Mademoiselle, voulez vous me faire l'honneur de m'accepter pour cavalier jusqu'à la table de lunch.

Il avait dit, pour répondre, passa un bras sous celui que le comte arrondissait devant elle.

En elle même, elle se disait :

—J'aurais mieux fait d'accepter l'autre.

M. de Morellas ne devait plus la quitter.

Le thé clôturait la soirée.

Mlle de Livy partit une des premières.

Elle s'en alla à l'anglaise, sans rien dire, même au comte, qu'elle quittait brusquement.

Elle s'en trouva sur le trottoir.

—Comment partez-vous? demanda-t-il.

—En fiacre, répondit-elle.

—Pas de tout, laissez-moi vous offrir mon coupé.

—Merci, j'ai fait chercher une voiture.

—Il est tard..... Vous pouvez tomber sur un mauvais cocher.

—Je n'ai pas peur..... Merci encore une fois, au revoir.

Le cocher, qu'était allé chercher un domestique, se rangeait sur le trottoir.

Mlle de Livy y monte après avoir serré la main de M. de Morellas.

Le lendemain dans l'après midi, entre quatre et cinq,—son heure habituelle,—elle reçoit la visite du comte.

Cette fois, il n'y avait personne qu'eux deux dans l'atelier.

M. de Morellas, dès son entrée, était pâle et ému.

Il avait pris la résolution de tenter un grand coup.

Après quelques lieux communs, il aborda franchement la question.

—Je voulais avoir avec vous, mademoiselle, un entretien sérieux.—Sérieux vous assez bonne pour me l'accorder ?

Léone le regarda avec surprise d'abord, puis avec inquiétude :

—Un entretien sérieux, répéta Guy très grave.

—Parlez, fit-elle, je n'ai aucune raison pour ne pas vous entendre.

—Je vous demanderai de vouloir bien vous asseoir..... Nous, en avons pour quelque temps à causer.

Elle prit place sans mot dire, sur le premier siège venu.

Lui, s'assit également.

Il était plus plus pâle, plus ému.

Mlle de Livy fronçait les sourcils ; elle soupçonnait de quoi il allait être question.

Le comte, par un effort de volonté, avait reconquis son calme.

—Je vous demanderai avant tout, dit-il, de ne pas m'interrompre, de me laisser parler un instant librement..... Je vous demanderai ensuite de ne point vous formaliser de ce que je puis vous dire et surtout de me permettre, après cet entretien et quel qu'en soit le résultat, de rester votre ami..... Me le promettez-vous ? Me promettez-vous que les relations de sympathie qui existent maintenant entre nous ne seront pas rompues ?

—Mais, je l'espère dit Léone, cela dépendra, du reste, de vous.

—Alors, soyez sûre, que si cela dépend de moi, elles demeureront telles qu'elles sont..... Je tiens avant tout à rester, je le répète, votre ami.

Le jeune fille, pour toute réponse, inclina la tête, elle attendait.

Guy commença d'une voix presque calme, qui devait s'enfler peu à peu, sans s'éclaircir pourtant outre mesure.

—Il n'est passé entre nous, il y a un an, une scène sur laquelle je ne devrais pas revenir, car elle a provoqué chez moi, chaque fois que son souvenir a surgi, le même sentiment de regret et de honte..... Vous avez bien voulu Pardonner, me pardonner..... Je n'y reviens que pour vous dire que l'impression, trop violente que vous aviez alors, s'est transformée en un sentiment profond, fait de respect, d'admiration, fait d'une de ces affections qui ne meurent pas.

"Vous souvenez-vous qu'alors je vous demandai de me permettre d'espérer au moins votre amitié ?

"Vous m'avez refusé cet espoir ; pourtant, aujourd'hui, vous m'accorderiez, mes vœux ne vous sont pas trop importuns..... Je vous aime jusqu'à mourir pour vous, je n'espère point cet amour, peut-être n'en trouverez vous plus de semblables sur votre route..... Ne faites point un malheureux, ne me condamnez point au désespoir.

Mlle de Livy releva le front, et le regarda sévèrement.

Il lui parut transfiguré.

Ce n'était plus le comte de Morellas, c'était un autre homme, jusqu'alors inconnu, qu'elle avait devant elle.

Vibrant de passion sincère, pâle d'une émotion qu'il essayait en vain de contenir, il lui fait battre à ce rompre le cœur d'une autre femme.

Celle-ci, la jeune fille est tout juste cette palpitation que cause une impression inattendue.

La fibre sensible n'était pas atteinte.

Après un instant accordé à la surprise, et n'éprouva plus, comme avant, que l'embarras d'un pareil entretien.

Elle mesurait la difficulté d'en sortir sans se montrer trop cruelle. Et elle ne trouvait rien à dire qui put l'y aider.

Un éclair jaillit dans son cerveau : à son tour, elle se leva.

—Monsieur de Morellas, prononça-t-elle, en posant une main sur le dossier du siège où elle s'était assise, je suis très touchée, oui, je vous l'assure, très touchée de vos paroles ; je vous considère comme un ami absolument sincère et dévoué, et je fais grand cas de votre amitié..... Mais comme je viens de vous le dire, l'amour que d'avais pour mon fiancé est trop vivace encore dans mon cœur. Je ne puis croire à présent que j'aimerai un jour ailleurs..... Et quoi que vous en pensiez, jamais je ne me marierai sans aimer.

—N'avez-vous donc aucune sympathie pour moi ?

—De la sympathie, si..... Mais cela ne me semble pas suffisant.

—Je me contenterais, vous ai-je dit... Puis pouvez-vous rester seule dans la vie!.... Seule pour vous tailler une situation, qui soit, si après les ancoba, les déboires ne viendront pas ?—Seule pour vous défendre contre les embûches qui vous seront tendues..... Vous êtes trop belle, pour marcher à travers le monde, sans soutien, sans protecteur.

—Je n'ai point peur, fit elle, d'un air fier et tranquille.

—Qu'importe que vous ayez peur ou que vous bravies tout, vous n'en souffrirez pas moins..... et je ne veux pas que vous souffriez !

—Si les mauvais jours viennent, je les accepterai en me disant qu'ils passeront..... Je ne souffrirai jamais autant est j'ai déjà souffert.

Et, s'animant à son tour, elle reprit avec un geste énergique :

—Non, tout peut fondre sur moi ; mi ère et déboires, jamais rien n'atténuera mes douleurs passées..... C'est cette assurance qui me rend forte, je suis cuirassée contre les amertumes..... Quant à mon avenir artistique, j'ai foi en lui !

—Puisiez-vous ne pas vous tromper !

—Voilà encore une raison pour laquelle je ne veux point me marier..... J'aime mon art, je m'y consacrerai tout entière..... Le mariage serait un obstacle.

—Pourquoi donc?..... Je dois bien vous affirmer une chose : c'est que si vous étiez ma femme, je mettrais tout en œuvre pour vous ouvrir très large la voie. Vos succès de sculpteur seraient ma fête..... C'est alors que l'avenir serait à vous.

Un sourire ombrea la poitrine de Léone de Livy.

Cette conversation lui devenait de plus en plus pénible.

Elle avait pour cet homme une véritable commisération.

Lui, restait planté à la même place, avec un front pâle, ses yeux qui suppliaient, sa bouche tremblante.

Il attendait la réponse.

Pour lui, cette fois, espérait-il.

Les traits de la jeune fille s'étaient détendus, son regard s'adoucissait.

Elle se détourna un instant, puis avec chaleur :

—Monsieur de Morellas, j'éprouve la plus grande peine à vous parler ainsi, pourtant ma conscience me force à le faire. Pas plus aujourd'hui qu'il y a un an, je ne puis vous laisser d'espoir..... Je ne serait point votre femme.... Je vous en prie, pardonnez moi, je vous parais bien dure..... Mais à quoi bon vous entretenir dans une illusion qui ne deviendra jamais une réalité ?

—Jamais! fit il, reculant de deux pas, pour s'appuyer au mur.

—Jamais! répéta-t-elle.

Et elle pourrait vrai :

—Non..... je puis l'affirmer..... Restons amis, si vous le voulez, mais que cette conversation sur ce sujet, soit la dernière..... Je vous remercie de votre offre généreuse, je suis très touchée de votre sentiment, touchée plus que vous ne saurez le croire, je vous en serai toujours reconnaissante..... Seulement, si vous ne vous sentez point l'énergie de les vaincre sans prendre un grand parti, prenez-le, je parti..... Ne revenez pas, il ne faut plus que nous nous voyions.....

—C'est un congé ? fit-il d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge.

—C'est simplement un conseil..... Je crois que vous ferez bien de le suivre.

—Et si je ne le suis pas ?

—Je le déplorerai, car vous souffrirez plus longtemps.

—Qu'importe, pourvu que je ne vous en fasse pas voir !

—Je n'en souffrirai pas moins à mon tour pour vous.

Il eut une parole amère.

—C'est trop souffrir pour moi!..... Cependant je n'aurai pas le courage de prendre le parti que vous me conseillez. Malgré moi, je reviendrai.

—Partez faites un voyage..... J'ai entendu affirmer que l'absence est le meilleur remède en pareil cas.....

Au bout de trois mois on commence à guérir, au bout de six mois, on est guéri.

—Vous rien! fit le comte, dont le regard devint sombre.

—Parce que je l'espère, vous rirez aussi un jour de cette malheureuse passion.

Il fit un geste désespéré.

—Vous êtes femme, vous êtes cruelle, sans le savoir, avec votre inconscience de femme.

—Hé! que voulez vous que je vous dise, fit-elle, brusque à son tour ; je vous offre de rester amis, quand tant d'autres comprennent d'elles-mêmes!..... Voyons, que voulez vous de plus ?

—Rien!

Et prenant son chapeau qu'il avait posé sur un fauteuil :

—Je le vois, vous êtes indéfinissable..... Restons amis, permettez moi de revenir, c'est tout ce que je demande désormais.

—Au revoir, fit-elle en lui tendant la main.

Il arrivait à la porte, et feignit de ne pas voir ce mouvement.

Il craignait, s'il touchait cette main, de se laisser aller, dans l'état d'excitation où il se trouvait, à un emportement de passion

La porte se referma sur lui.

Léone restait immobile à sa place.

—J'aurais dû lui défendre de revenir, murmura-t-elle en reprenant son ébauchoir.

Puis, avec un mouvement d'épaules, lent :

—Pauvre garçon!

IX

A peine commettée dans le fiacre qui l'amenait vers la maison de celui qui avait été son mari, Aimée du Jarrier s'était repentie.

Comme le craignait Martine, c'était trop d'émotions en quelques heures.

Le jeune femme était terrassée par ce dernier coup qui la frappait.

Son mari! l'avait chassée, sans même vouloir l'entendre.

Elle lui avait crié :

—Je suis innocente, je le jure sur la tête de ma fille, je puis pour une autre.

Rien ne l'avait l'amollir ; il ne la croyait point.

Que fera-t-elle, maintenant ?

Que dirait elle qui est le convaincre ?

Cette pensée qu'il ne la croirait jamais, l'avait brisée.

Elle était dans la voiture, le corsage défraîchi, la tête ballotante, des gouttes de sueur au front.

Et Martine lui faisait vainement respirer des sels.

La pau